



**HAL**  
open science

## Le sentiment d'insécurité du “ dealer de cité ”

Thomas Sauvadet

► **To cite this version:**

Thomas Sauvadet. Le sentiment d'insécurité du “ dealer de cité ”. Sociétés et jeunesses en difficulté, 2006, 1. hal-01330853

**HAL Id: hal-01330853**

**<https://hal.science/hal-01330853>**

Submitted on 13 Jun 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Thomas Sauvadet**

« Le sentiment d'insécurité du dealer de cité », *Le temps de l'histoire, Sociétés et jeunesses en difficulté*, n°1, 2006, <http://sejed.revues.org/index122.html>.

## **Le sentiment d'insécurité du « dealer de cité »**

**Résumé :** *Cet article s'appuie sur trois enquêtes d'ordre ethnographique (banlieue parisienne, Marseille). Il présente et délimite un type de groupe qui s'appelle et qui est généralement appelé « les jeunes de la cité ». Dans un second temps, il s'intéresse au sentiment d'insécurité éprouvé par certains jeunes engagés dans le trafic de stupéfiants (cannabis et cocaïne principalement) : l'activité illicite la plus rentable, celle qui structure le plus la vie sociale du type de groupe étudié (notamment via la division du travail et le marché de la dette). L'article propose d'éclairer la complexité du travail de dealer et cherche à déconstruire l'idée qu'il s'agit « d'argent facile ». Dans une époque où le sentiment d'insécurité des « braves gens » est mis en exergue et les « sauvages » condamnés sans autre forme de procès, ce travail tente de faire comprendre les ressorts de l'action du dealer confirmé (ou « grossiste de cité »), c'est à dire ce qui le pousse à s'engager dans une carrière délinquante voire criminelle, à s'inscrire dans un univers hautement concurrentiel où le risque est omniprésent, où les garanties juridiques sont inexistantes.*

**Mots-clés :** *cités HLM, jeunesse, carrières délinquantes, risque, insécurité*

## **Introduction**

Régulièrement, hommes politiques et journalistes évoquent la terreur qu'instaureraient les « caïds » des cités HLM, mais ils s'intéressent rarement à ces jeunes, à leurs parcours, aux contraintes qui les font agir ainsi, et encore moins à leur sentiment d'insécurité. Pourtant, l'insécurité produite par le « caïdat » ne peut être véritablement saisie sans une analyse compréhensive des tourments propres à ce mode de vie. La violence de ces jeunes n'est pas innée, elle est socialement construite. Il s'agit ici de la replacer dans un ensemble de déterminismes structurels ainsi que dans les logiques locales de compétition entre délinquants.

Après une présentation méthodologique qui expose les conditions d'accès au terrain et aux informations, l'article délimitera la population ciblée puis mettra en évidence « *la pression* » subie quotidiennement par cette dernière, car c'est dans ce contexte de désespoir et de violence que les futurs « *caïds* » se forment et passent à l'acte.

## 1. Présentation méthodologique

Trois monographies ont été réalisées pour cette recherche *via* la technique de l'observation participante<sup>1</sup>. La première a été effectuée dans une cité HLM (habitations à loyer modéré) de la banlieue sud de Paris où j'ai passé une bonne partie de ma jeunesse, et où je connais la totalité des jeunes qui « traînent » dans la rue. Ma présence y était naturelle et légitime, je n'avais aucune justification à fournir. La seconde monographie a été menée dans une cité de la banlieue nord parisienne, et la troisième à Marseille<sup>2</sup>. Sur ces deux autres terrains, j'ai essayé de mettre en œuvre l'approche qui avait rendu possible mon intégration aux « *jeunes de la cité* » du sud de Paris, supposant une certaine similitude entre ces différents terrains.

Il fallait d'abord, pour cela, habiter sur place. A cette époque, je venais d'emménager dans un petit pavillon ouvrier situé juste en face de la cité Paris nord, d'où son choix comme terrain d'enquête. Le terrain marseillais s'est imposé en raison des liens et de l'expérience qui m'y rattachent : j'ai des amis à proximité et y passe mes vacances depuis une quinzaine d'années. Habiter sur place m'a permis d'être identifié comme quelqu'un « *du coin* », de m'imprégner régulièrement de l'ambiance des lieux.

La deuxième étape a été dans les deux cas l'introduction dans le groupe « *jeunes de la cité* », un groupe très facilement repérable : comme sur le terrain de Paris sud, il y avait toujours les mêmes jeunes dans les rues, ils se regroupaient et se présentaient comme les « *jeunes de la cité* » (« *du quartier* » à Marseille). Une telle introduction doit être réalisée par un jeune « *de la cité* », qui se porte garant. Il faut donc trouver un « informateur-médiateur » : comme informateur, il raconte son parcours, sa vision du groupe en question et, si possible, s'il le faut, pêche des informations pour les besoins de l'enquête ; comme médiateur, il introduit le chercheur auprès du groupe concerné, le présente, et le protège. Pour que sa parole ait une autorité, il est préférable qu'il possède une réputation solide au sein du groupe. Qui ont été

---

<sup>1</sup> L'anonymat a été adopté pour éviter la stigmatisation des quartiers concernés par l'enquête et pour garantir une protection aux jeunes les plus engagés dans une carrière délinquante. Le terme *alias* est utilisé pour signifier l'existence de surnoms, que s'attribuent les jeunes étudiés (légèrement modifiés pour garder une cohérence avec l'anonymat précité).

<sup>2</sup> Dans la suite du texte, ces trois terrains seront respectivement dénommés « Paris sud », « Paris nord » et « Marseille ».

mes « informateurs-médiateurs » ? A Paris nord, j'ai bénéficié d'un réseau de connaissances : une amie a été le grand amour d'un des jeunes, Samir, qui se trouve être l'un des principaux grossistes de cannabis « de la cité ». Grâce à ce contact, les autres jeunes ont pu avoir suffisamment confiance en moi : introduit par un des plus grands délinquants du quartier, je n'étais sûrement pas un policier en civil. Parallèlement, cette relation était une très bonne protection : pas question de s'en prendre à qui est ainsi parrainé. Sur le terrain marseillais, Bernard a été mon « ticket d'entrée » : nous avons fait connaissance sur la plage des Corbières, que je fréquentais adolescent. Lors de l'enquête, il animait une association locale de boxe et était crédité d'un certain « respect ». Le problème principal a été le manque de confiance que nourrissait le *leadership* délinquant à mon égard. Les techniques de déstabilisation, d'enquête sur l'enquêteur, ont fait partie du détour obligé, d'autant que la cité marseillaise est plus grande, plus peuplée, et que le trafic qui s'y déroule est nettement plus structuré et rentable que dans les deux autres quartiers de l'étude.

Pour être accepté, il convient de ne pas montrer des signes trop visibles de peur et/ou de naïveté, tout en restant modeste. Ces comportements en partie contradictoires doivent être dosés habilement. Il s'agit de trouver la « bonne distance<sup>3</sup> » tout en rendant des services constants (véhiculer, prêter une cassette vidéo...) et en effectuant des dons divers (sandwichs grecs, cafés...) afin de constituer une sorte de capital sympathie, convertible en droit d'enquêter. Vocabulaire, attitudes gestuelles, etc., sont autant de dimensions à maîtriser pour jouer la carte de la complicité. Celle-ci impose toutefois certaines limites à l'enquête, comme la difficulté d'accéder aux relations familiales : pour des raisons compréhensibles, les jeunes préfèrent maintenir séparés l'univers de la rue et celui de la famille<sup>4</sup>. Plus largement, il faudrait une ouverture sur les relations amoureuses et l'univers scolaire, deux champs sociaux qui participent à la (dé)construction de l'insécurité du *dealer* : ils sont affectés par cette insécurité, y réagissent, la résorbent ou l'accentuent. Une autre limite réside dans la difficulté de collecter des matériaux sur les relations entre le grand banditisme et les délinquants confirmés des groupes de jeunes appréhendés. Le présent article utilise un certain nombre d'observations, mais il est évident qu'il ne peut donner une vision globale de ce phénomène,

---

<sup>3</sup> En témoigne la relation entre David Lepoutre et son jeune informateur (David Lepoutre, *Cœur de banlieue, codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 1997), dont a été tirée une pièce de théâtre à l'accent comique : *Samir et l'ethnographe*.

<sup>4</sup> Pour une analyse de l'univers familial des plus grands délinquants « de cité », voir : Karima Guenfound, *Le « business » : organisation et vie familiale. Recherche sur l'installation dans l'illégalité*, thèse de sociologie, Paris, Paris VII, 2003.

qui intègre au premier plan le milieu carcéral<sup>5</sup>. La même remarque vaut pour les relations avec la police (arrangements, corruptions, chantages...). L'étude dont il est ici question est centrée sur un champ spécifique, celui des « *jeunes de la cité* », avec toutes les limites inhérentes à cette focalisation<sup>6</sup>.

La période d'enquête s'est étalée de manière discontinue de fin 2000 à début 2003, avec presque deux ans de présence régulière sur le site Paris nord et six mois de présence quotidienne sur le site marseillais. Ceci était articulé avec un suivi du site de Paris sud qui est plus particulièrement mis en évidence ici du fait de ma connaissance précise du terrain.

Les caractéristiques sociales des trois sites sont relativement similaires : un fort taux de chômage (le double de la moyenne nationale) et d'immigrés, beaucoup d'ouvriers et de petits employés, des familles monoparentales... Néanmoins les sites se différencient par leur taille : Paris nord est presque deux fois plus petit que Paris sud, lui-même nettement plus petit que la cité marseillaise. L'environnement de ces quartiers est aussi très différent. Autour de Paris nord, les cités sont comme collées les unes aux autres et les conflits entre jeunes de cités rivales sont plus fréquents qu'ailleurs. La ville apparaît « crasseuse » et surpeuplée. A Paris sud, la nature et quelques zones pavillonnaires encerclent la cité. Le cadre de vie est plus agréable, bien que plus enclavé par rapport à la capitale. Les conflits entre jeunes de cités rivales sont réels mais moins prononcés. A Marseille, on retrouve une certaine densité de population, mais avec vue sur la mer et une identité locale particulièrement affirmée assurant un tissu associatif de grande qualité : apparemment, les conflits entre jeunes de quartiers différents n'entraînent pas des batailles rangées comme sur les terrains parisiens.

## **2. Qui sont les « *jeunes de la cité* » ? Comment forment-ils un groupe ?**

Dans les trois cités HLM concernées par l'enquête, la population âgée de moins de 30 ans représente aux alentours de 50% de la population totale, mais seuls les jeunes qui s'appellent eux-mêmes et sont appelés les « *jeunes de la cité*<sup>7</sup> » (environ 10% de la population masculine de moins de trente ans<sup>8</sup>) sont présents dans la rue. Pour les autres, la cité n'est qu'un lieu de

---

<sup>5</sup> La socialisation délinquante qu'offre un séjour en prison est depuis très longtemps dénoncée comme l'un des facteurs majeurs d'inefficacité « corrective » du système carcéral (Michel Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975).

<sup>6</sup> Pour une critique de cette approche sociologique classique (centrée sur un champ, un domaine de l'existence, etc.), voir : Bernard Lahire, *L'homme pluriel. Les ressources de l'action*, Paris, Nathan, 1998. L'auteur reconnaît néanmoins qu'il s'agit d'une contrainte liée à la faisabilité des enquêtes et pas uniquement d'un problème d'ordre théorique.

<sup>7</sup> Voir par exemple : Joëlle Bordet, *Les jeunes de la cité*, Paris, Puf, 1998.

<sup>8</sup> Le même phénomène a été observé au début des années 1980 par Jean-Charles Lagrée et Paula Lew-Fai : « Lorsque l'on demande aux jeunes, aux habitants, aux travailleurs sociaux combien il y a de jeunes dans le

passage, une « cité dortoir » et, en général, ces jeunes-là sont mécontents d'être appelés « *jeunes de la cité* ». Pour ces derniers, ils ne sont d'ailleurs que des « étrangers », en aucun cas des vrais « *jeunes de la cité* ». Aucune solidarité n'est observable entre les uns et les autres, méfiance et mépris sont par contre omniprésents. Cette grande majorité « invisible » forme un vaste champ d'enquête que ce travail n'a fait qu'effleurer. Les principales raisons de cette absence me semblent reposer sur les dimensions suivantes : 1) l'absence d'activités jugées suffisamment stimulantes ; 2) la cohabitation difficile des groupes de jeunes quotidiennement présents dans l'espace public ; 3) la stigmatisation subie par les jeunes fréquentant cet espace (« *voyous* », « *sauvageons* », « *fainéants* »...), qui discrédite ce type de socialisation (symbole de marginalisation sociale) ; 4) la possibilité de s'inscrire dans d'autres univers sociaux (activité professionnelle, « *cocooning* », vie conjugale, vacances...), largement dépendante du capital économique et culturel des jeunes en question (lui-même déterminé en grande partie par la transmission familiale).

Les cités HLM étudiées conservent une part de mixité sociale dans le sens où, si elles tendent à concentrer la pauvreté, elles ne sont néanmoins pas des ensembles totalement homogènes. Des logiques de distinction (entre familles, entre jeunes...) y sont observables. Les garçons qui sont « constamment » dans les rues de leur cité proviennent massivement des familles les plus pauvres du quartier<sup>9</sup> (souvent originaires des anciennes colonies françaises), mais la pauvreté - relative - n'explique pas tout. Ainsi, un jeune vietnamien préfère vendre de la cocaïne dans le 13<sup>ème</sup> arrondissement de Paris (où est rassemblée une importante communauté asiatique). Un autre jeune prend le contre-pied de son grand frère et réussit ses examens scolaires<sup>10</sup>, un autre a adhéré aux Témoins de Jéhovah ou à un groupe de militants islamiques<sup>11</sup>, un autre a été absorbé dans une carrière sportive...

---

quartier, les réponses s'inscrivent toutes dans la fourchette « 30/50 ». Or, le recensement de 1982, fait état quant à lui de 658 jeunes de quinze à vingt-quatre ans. La représentation collective de la jeunesse locale passe donc sous silence 93% des jeunes » (Jean-Charles Lagrée et Paula Lew-Fai, *La galère : marginalisations juvéniles et collectivités locales*, Paris, CNRS, 1985, p. 41).

<sup>9</sup> Olivier Masclat écrit : « Beaucoup de parents « redoutent par-dessus tout que leurs enfants (...) s'habillent, s'amusent et parlent comme ceux qui tiennent la rue » (Olivier Masclat, *La gauche et les cités. Enquête sur un rendez-vous manqué*, Paris, La Dispute/SNEDIT, 2003, p. 89). Ainsi, le travail célèbre de Jean-Claude Chamboredon et de Marianne Lemaire, qui montre l'hétérogénéité sociale des cités HLM et les logiques de distinction qui en découlent, reste d'actualité ; cf. Jean-Claude Chamboredon et Marianne Lemaire, « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, Vol. XI, n°1, janvier-mars 1970, p. 3-33.

<sup>10</sup> Sur les mécanismes d'élection parentale et leurs implications sur l'élection scolaire, voir Gérard Mauger, « Election parentale, élection scolaire », dans *Parents et adolescents, des interactions au fil du temps*, Paris, Erès, 2001, p. 99-115.

<sup>11</sup> Sur l'existence de différents styles de vie déviants ouverts à la jeunesse populaire, voir Gérard Mauger, « Espace des styles de vie déviants des jeunes de milieux populaires », dans *Jeunesses populaires. Les générations de la crise*, Paris, l'Harmattan, 1994, p. 347-384.

La population ciblée par l'enquête est, elle aussi, hétérogène. « Avec cette ambivalence qui imprègne l'attachement de l'individu pour sa catégorie stigmatisée, on conçoit que ce n'est pas toujours sans vacillation qu'il la soutient, s'y identifie et y participe. Il y a ainsi tout un "cycle de l'affiliation", suivant lequel l'individu en vient à accepter les occasions qui s'offrent à lui de participer au groupe, ou bien à les rejeter alors qu'il les acceptait auparavant<sup>12</sup>. » Les conflits familiaux<sup>13</sup>, l'échec scolaire et professionnel, les discriminations diverses (entrées en discothèque...), l'échec amoureux, les gratifications tirées de la délinquance, etc., sont autant de facteurs d'affiliation, de forces centripètes ; ils renforcent ou entérinent l'affiliation à la catégorie stigmatisée en renvoyant - directement ou indirectement - à cette catégorie. Parallèlement s'exercent des forces centrifuges (obtention d'un emploi en contrat à durée indéterminée, escroqueries et bagarres entre copains « *de la cité* », renouveau de l'influence parentale, relation amoureuse...).

Ces forces centripètes et centrifuges engendrent une diversité de positions. Certains « *jeunes de la cité* » sont des « *purs produits de la cité* » (comme ils le disent eux-mêmes), dans le sens où ils y passent le plus clair de leur temps et ne voient pas d'alternative à cette situation. « Le foyer familial ne joue qu'un très petit rôle dans les activités de groupe du gars de la rue. Il est rarement chez lui, sauf pour manger et dormir, ou lorsqu'il est malade. Lorsqu'ils veulent le rencontrer, ses amis vont toujours voir d'abord s'il est à son coin de rue<sup>14</sup>. » écrivait William Foote Whyte à propos de la situation états-unienne de la première moitié du 20<sup>ème</sup> siècle. Cette description se retrouve sur les terrains étudiés et crée une forme partielle « d'insularité<sup>15</sup> », une forme précaire de différenciation « nous/eux<sup>16</sup> » représentative de la

---

<sup>12</sup> Erving Goffman, *Stigmate*, Paris, Minuit, 1975, p. 52.

<sup>13</sup> Si mettre à la porte du domicile familial les jeunes rétifs au travail a longtemps représenté la seule solution offerte aux pères ouvriers pour contraindre leur fils à se prendre en charge, cette stratégie est aujourd'hui compromise par la pénurie réelle de travail, et donc par la menace d'une condamnation à l'errance (Numa Murard, « Autorité et amour : éducation des enfants ou mise en condition ? », *Mouvements*, n° 8, mars-avril 2000, p. 16-22). En conséquence, la froideur des relations familiales résulte souvent des évitements multiples qui sont le prix à payer pour maintenir des rapports pacifiés. Garder à domicile des adolescents d'une vingtaine d'années, déscolarisés et sans emploi, c'est d'abord devoir accepter leur présence fantôme (Abdelmalek Sayad, « La malédiction », dans *La Misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, p. 1267-1300). Sur les inégalités générationnelles entre les enfants du *baby-boom* et ceux de « la crise », voir par exemple Louis Chauvel, *Le destin des générations*, Paris, Puf, 2002 ; François Dubet et Didier Lapeyronnie, *Les quartiers d'exil*, Paris, Seuil, 1992.

<sup>14</sup> William Foote Whyte, *Street Corner Society, la structure sociale d'un quartier italo-américain*, Paris, la Découverte, 1995, p. 283.

<sup>15</sup> Un des cas de figure de la famille des insularités populaires : Olivier Schwartz (*Le monde privé des ouvriers : hommes et femmes du Nord*, Paris, Puf, 2002) a décrit une forme ouvrière et ancienne ; Martin Sanchez Jankowski (*Islands in the street : gang in urban American society*, Berkeley, University of California Press, 1991) a dépeint une forme juvénile et moderne qui correspond mieux à mon approche. Parallèlement, Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot (*Dans les beaux quartiers*, Paris, Seuil, 1989 ; *Voyage en grande bourgeoisie. Journal d'enquête*, Paris, Puf, 1997) ont mis en lumière des formes d'insularité bourgeoise savamment entretenues.

réalité quotidienne des « *purs produits de la cité* ». D'autres jeunes sont au contraire proches de la « majorité invisible » précédemment évoquée. Ces derniers viennent généralement, mais pas systématiquement, de familles moins fragilisées sur le plan socio-économique, et sont souvent perçus par les seconds comme des petits « *filis à papa* » presque étrangers aux « *jeunes de la cité* ». Leur socialisation dans cet espace se limite le plus souvent à l'adolescence (ils cherchent à « s'encanailler »). Les autres, c'est à dire les « *purs produits de la cité* », sont aussi différenciés entre eux en fonction des forces précitées. Certaines périodes de vie sont plus caractérisées par les forces centripètes, d'autres par les forces centrifuges.

Enfin, il faut distinguer les jeunes qui ont une position dominante, les *leaders* (tous « *purs produits de la cité* »), des seconds rôles (qui peuvent aussi être des « *purs produits de la cité* »). Nous nous intéresserons essentiellement aux premiers car parmi eux se trouvent les *dealers* confirmés, la figure centrale de cet article.

Le groupe « *jeunes de la cité* » est composé d'une population qui va de cinq à trente ans et cette sociabilité « intergénérationnelle » s'apparente par moments à des rapports de filiation *via* des expressions comme « *petits frères* », « *filstons* », « *les grands* », etc.<sup>17</sup>. Néanmoins, les « *jeunes* » concernés fréquentent surtout leurs pairs et s'associent avec eux pour former des groupes rassemblant l'ensemble ou une partie de ces derniers : chaque « bande » possède son point de rencontre et se spécialise dans une activité à partir de l'adolescence : consommation de drogues et/ou délinquance et/ou activité sportive... Toutes ces démarcations ne sont pas toujours explicitées, il n'y a pas de formalisme, les rencontres sont souvent aléatoires et les appartenances peuvent être floues et/ou multiples. Nous nous intéresserons essentiellement aux bandes délinquantes composées de jeunes adultes.

Quoi qu'il en soit, dans tous les cas, ces jeunes<sup>18</sup> comprennent le caractère profondément social des épreuves qu'ils traversent et prennent partiellement conscience de leur force, de leurs capacités d'action collective. Ils sont amenés à développer des « *protections rapprochées* » évoquant celles décrites par Robert Castel : « Lorsque dominant les liens tissés autour de la famille, du lignage et des groupes de proximité, et que l'individu est défini par la

---

<sup>16</sup> Richard Hoggart, *La culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1970.

<sup>17</sup> Sur l'existence de cette fraternité métaphorique, voir : Pascal Duret, *Anthropologie de la fraternité dans les cités*, Paris, Puf, 1996

<sup>18</sup> Ces jeunes sont quasi exclusivement des garçons : ils repoussent la gent féminine vers le domaine privé, notamment à partir de l'adolescence. L'espace privé est l'espace féminin, l'espace public, l'espace masculin (Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998). De plus, la ségrégation sexuelle s'exprime aussi par une forme de désintérêt pour le sexe féminin. Cela s'explique en partie du fait que, dans les sociétés modernes ou primitives, le regroupement d'adolescents masculins renvoie à une séparation d'avec les femmes afin d'acquérir les caractéristiques supposées être celles de son sexe (combat, aventure...); voir à ce sujet : Herbert Bloch, Arthur Niederhoffer, *Les bandes d'adolescents*, Paris, Payot, 1974. La ségrégation n'est néanmoins pas radicale (flirts discrets, sorties du samedi soir, trafics divers...).

place qu'il occupe dans un ordre hiérarchique, la sécurité est assurée pour l'essentiel sur la base de l'appartenance directe à une communauté et dépend de la force de ces attaches communautaires. On peut parler alors de protections rapprochées<sup>19</sup>. » Le besoin de « protections rapprochées » se nourrit aujourd'hui, selon moi, de l'insécurité sociale dont sont victimes ces jeunes (chômage, réduction de la durée des allocations, stigmatisation et répression policière...).

La désorganisation sociale structurelle impose, au fil du temps, la production d'une organisation locale : le fait que les jeunes concernés soient massivement déscolarisés et inscrits dans un chômage de longue durée, le fait qu'ils soient stigmatisés et qu'ils possèdent un faible pouvoir d'achat, les obligent à renforcer les liens noués avec les « *copains du quartier* ». Comme l'explique Jean-Charles Lagrée : « L'espace résidentiel reste le dernier domaine d'activité où ils peuvent montrer leur capacité à composer avec les règles du jeu social et où se joue sur ce point leur intégration ou marginalisation<sup>20</sup>. » Dons, contre-dons, prêts, services divers et usages du crédit, achats, ventes, trocs, trafics, lutte collective contre le stigmate, solidarités face à la police, division du travail propre à l'économie des stupéfiants : autant d'opérations qui s'épanouissent dans ce contexte de précarité et d'interconnaissance.

Face à la domination ressentie et aux frustrations qui en découlent, l'acte délinquant peut être perçu comme héroïque. « Si l'économie de la drogue s'est implantée de façon durable et ostentatoire dans les quartiers pauvres, c'est que les petits trafics offrent *une double alternative à la désaffiliation et au déshonneur*. Ces activités sont une réponse à la vulnérabilité de masse engendrée par la désindustrialisation et la recomposition du marché de l'emploi. Elles sont paradoxalement un moyen d'échapper au travail en usine, à l'oppression vécue par le père, bref à la condition ouvrière. [...] C'est une problématique centrale, Philippe Bourgois l'a montré, en ce qui concerne les Latinos et les Afro-américains vivant dans les ghettos, et dont la vulnérabilité structurelle dans le monde du travail légal les confine dans le statut occupé de l'économie de la rue<sup>21</sup>. »

Gérard Mauger et Kamel Ikachamene<sup>22</sup> ajoutent : « Le respect est aussi subordonné à la capacité de se procurer les attributs statutaires de "l'excellence juvénile" (vêtements de marque, voiture, argent de poche, etc.). L'accès au marché illégal (*deal*, vol, vente de diverses

---

<sup>19</sup> Robert Castel, *L'Insécurité sociale. Qu'est-ce qu'être protégé ?*, Paris, Seuil, 2003, p. 11.

<sup>20</sup> Jean-Charles Lagrée, « Interactions locales dans l'espace résidentiel », *Annales de la recherche urbaine*, n° 27, juillet 1985, p. 58.

<sup>21</sup> Dominique Duprez et Michel Kokoreff, « Les drogues : consommations et trafics », dans *Crime et sécurité : l'état des savoirs*, Paris, la Découverte, 2002, p. 191.

marchandises) apparaît comme un vecteur de réhabilitation économique et symbolique. » Comme le constate Manuel Castells, dans certains contextes, le criminel prêt à tout et couronné par le succès est devenu un modèle pour une jeunesse qui ne voit guère le moyen de sortir de sa pauvreté et qui n'a aucune chance de consommer autant qu'elle le voudrait et de mener la vie palpitante dont elle rêve. De la Russie à la Colombie, tous les observateurs évoquent cette fascination pour les mafieux. Dans un monde d'exclusion, où la légitimité politique est en crise, la frontière entre protestation sociale et recherche d'une satisfaction immédiate, entre aventure et crime, s'avère de plus en plus floue<sup>23</sup>. » De son côté, Pierre Bourdieu<sup>24</sup> analyse : « L'illusion populiste qui se nourrit aujourd'hui d'une rhétorique simpliste de la "résistance", porte à ignorer un des effets les plus tragiques de la condition des dominés, l'inclination à la violence qu'engendre l'exposition précoce et continue à la violence : il y a une *loi de conservation de la violence*, et toutes les recherches médicales, sociologiques et psychologiques attestent que le fait d'être soumis à des mauvais traitements dans son enfance [...] est significativement lié à des chances accrues d'exercer à son tour la violence sur les autres (et souvent sur ses propres compagnons d'infortune), à travers crimes, vols, viols, voire attentats, et aussi sur soi-même, avec l'alcoolisme ou la toxicomanie notamment<sup>25</sup>. » Laurent Mucchielli observe d'ailleurs le fait suivant : les jeunes des quartiers les plus populaires sont (actuellement) les premières victimes de l'« *insécurité* » qu'ils produisent (faite d'agressions physiques et verbales, de vols et de vandalisme)<sup>26</sup>. Lorsque l'auteur adopte un recul historique au sujet des homicides, le constat demeure : « Il est classique en criminologie de s'interroger sur les relations entre agresseurs et agressés. Le premier constat qui en est toujours ressorti est celui de l'importance des cas où la victime connaissait son agresseur. La proportion varie des deux tiers aux quatre cinquièmes selon les pays et les époques... Les bagarres entre jeunes hommes dans les quartiers pauvres tiennent ici une place centrale. Et c'est sans doute dans ce cadre que les travaux soulignant la part prise par le comportement de la victime dans l'homicide sont les plus décisifs. Von Hentig et Wolfgang avaient beaucoup insisté sur les provocations de la victime et avaient suggéré que, dans de nombreux cas de ce type, la répartition des rôles aurait pu s'inverser si les

---

<sup>22</sup> Gérard Mauger et Kamel Ikachamene, *Le monde des bandes et ses transformations. Une enquête ethnographique dans une cité HLM*, rapport DIV – Mission « Droit et justice », Centre de sociologie européenne, Paris, 2004, p. 248.

<sup>23</sup> Manuel Castells, *Fin de millénaire*, Paris, Fayard, 1999, p. 232.

<sup>24</sup> Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997, p. 335.

<sup>25</sup> Selon moi, la « résistance » précitée n'est simpliste que si elle ne s'articule pas avec cette *loi de conservation*.

<sup>26</sup> Laurent Mucchielli, *Violences et insécurité, fantasmes et réalités dans le débat français*, Paris, la Découverte, 2002.

circonstances (notamment le fait d'être armé ou de se servir de son arme le premier) avaient été légèrement différentes<sup>27</sup>. »

### 3. Le sentiment d'insécurité du *dealer*

Lors d'un dimanche après-midi plutôt morose, je rencontre Brice (22 ans, Paris sud) et quelques autres « *jeunes de la cité* ». Ils sont assis sur un banc public et discutent en fumant du cannabis. Restant là quelques heures, j'assiste à l'arrivée et au départ de plusieurs clients. Parmi eux figurent des « *jeunes de la cité* » mais aussi des jeunes extérieurs à ce groupe qui ne restent que le temps de concrétiser la transaction. Brice est le *dealer* attitré de ce « squat » et il a posé plusieurs règles pour que son commerce reste discret. Ses clients, s'ils sont en voiture, ne doivent pas se garer devant le banc public concerné. Les pneus qui crissent, les autoradios qui crachent du rap à plein volume, les plaques d'immatriculation diverses et variées, tout cela n'est pas bon pour le « *business* »<sup>28</sup>. Si ses règles sont bafouées, Brice s'énerve très rapidement :

- Brice : *Oh, qu'est-ce que tu fais ?*
- Le client (immatriculé 78) : *Quoi ?*
- Brice : *Qu'est-ce que je t'ai dit ? Je t'ai pas dit de ne pas te garer là ? Et toi tu viens en faisant crisser les pneus ?*
- Le client : *Excuse-moi Brice, j'ai oublié. T'as quelque chose à vendre ?*
- Brice : *Hey ! Tu repars avec ta caisse là d'où tu viens ! Après tu te pointes à pieds et si je suis gentil et que j'ai oublié ce que t'as fait, peut-être que je te lâcherai un morceau.*
- Le client : *Vas-y, excuse-moi mais fais-moi quelque chose directement ?!*
- Brice (se mettant à le pousser tout en lui mettant des claques légères sur le haut du crâne) : *Dégage je te dis ! T'es sourd ou quoi ? C'est quoi ton problème ? Tu cherches la merde ou quoi ?*
- Le client (se protégeant) : *OK, OK, OK, Brice ! T'énerve pas !*

Plus Brice est stressé, plus il essaie de se sécuriser en imposant des règles dont les moins délinquants ont du mal à saisir la fonction, même s'ils sont intégrés au groupe étudié. Autrement dit, le climat d'insécurité que connaissent les *dealers* les plus influents les porte vers l'autoritarisme et le sens de la discipline, il les oblige à faire valoir leur autorité pour imposer des règles. Par rapport au comportement mafieux, Pino Arlacchi écrit : « Les sources

---

<sup>27</sup> Laurent Mucchielli, « Les homicides », dans *Crime et sécurité, l'état des savoirs*, Paris, la Découverte, 2002, p. 153.

<sup>28</sup> Cette gestion des flux n'est, néanmoins, pas comparable à celle des « scènes » étudiées par Philippe Bourgois (Philippe Bourgois, *En quête de respect. Le crack à New York*, Paris, Seuil, 2001) : il n'y a pas de file d'attente et il ne s'agit que de cannabis. La gestion mentionnée devient d'autant plus importante lorsque le commerce concerne la drogue dure (voir à ce sujet : Michel Kokoreff, « Faire du business dans les quartiers. Eléments sur les transformations socio-historiques de l'économie des stupéfiants en milieux populaires. Le cas du département des Hauts-de-Seine », *Déviance et Société*, n° 4, décembre 2000, p. 403-423).

principales du risque inhérent à l'activité des entreprises criminelles résident dans la probabilité d'être découverts et dans l'absence d'une autorité légale capable de faire respecter les contrats. Toutes les transactions doivent être menées à vue [...] Les criminels sont donc obligés d'avoir mutuellement confiance, dans une mesure bien plus grande que les hommes d'affaires. Ils ont besoin d'établir des conventions, des codes, des traditions et des rapports de confiance internes à leur monde pour éviter les coûts d'un perpétuel recours à la force ou à la menace de l'utilisation de la force. Le contrat social, dans le monde du crime, n'est jamais donné *a priori*. Il est, dans un certain sens, une continuelle création quotidienne<sup>29</sup>. » Quand un *dealer* se fait escroquer, il perd généralement le cannabis qui lui a été confié et, en conséquence, doit rembourser la marchandise. Lorsqu'il s'agit de grosses sommes, effectuer un braquage est alors le meilleur moyen pour rembourser.

Nabil (25 ans, Paris sud) :

*Je dois 40 000 balles à Grand Farouk. J'avais fourgué quatre briques [40 000 francs] de shit et je me suis fait braquer. J'savais que c'était chaud sur 40 000 ! J'savais ! Mais... (silence) C'est un mec du 9.4 [département du Val-de-Marne] ! Il est de la cité X ! C'est une grosse cité. Personne m'aidera ici ! Ma parole, si je le revois, je l'déchire ! A cause de cet enfoiré, faut que j'fasse un braquage maintenant ! J'ai pas le choix. 40 000 balles ! C'est un braquage sur plusieurs kilos [de cannabis] qu'il me faut à moi aussi maintenant.*

Le braquage d'un autre *dealer* comporte un avantage majeur : ce dernier ne porte pas plainte. « *L'argent sale* » n'ayant par définition aucune existence légale, il est à celui qui le prend. Nabil, qui s'est fait « *braquer* », s'apprête ainsi à « *braquer* » à son tour un autre *dealer*, si possible loin de sa cité. Le jeune braqueur du Val-de-Marne avait peut-être le même parcours et la même stratégie. Il faut trouver un petit jeune, suffisamment confirmé et organisé pour effectuer une transaction sur plusieurs kilos de cannabis, mais insuffisamment préparé aux rapports de force les plus violents de l'économie souterraine. Ceux venant de cités et de fratries moins réputées (sur le plan du « capital guerrier<sup>30</sup> ») ont le bon profil. Au regard d'une pratique délinquante comme celle du braquage, les commerces légaux sont mieux protégés que les commerces de l'économie souterraine. De ce fait, en suivant le chemin de la facilité, il vaut mieux « *braquer* » un jeune *dealer* d'une autre cité qu'une bijouterie. Les premières victimes des « *jeunes de la cité* » sont, sur ce point, des jeunes issus d'autres cités HLM, et nous avons ici une illustration de ce que Pierre Bourdieu appelle « la loi de conservation de la violence ».

---

<sup>29</sup> Pino Arlacchi, *Mafia et Cies. L'éthique mafiosa et l'esprit du capitalisme*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, 1986, p. 221-222. A ce propos, voir également : Edwin Sutherland, *The Professional Thief*, Chicago, University of Chicago Press, 1937.

Sur le terrain du sud de Paris, l'association des deux plus grands *dealers* (Aziz et Grand Farouk) vole en éclats en 1999, provoquant la scission de la bande dite des Criminels Boys. Grand Farouk, qui tient la comptabilité du trafic, aurait détourné à son profit près de 10 000 euros. La rumeur se répand : « *Aziz et Grand Farouk se sont embrouillés !* ». Ces derniers se connaissent et s'apprécient depuis l'enfance. Ils se craignent mutuellement. Aziz n'a pas engagé de représailles. Les deux complices se séparent et entraînent avec eux leurs fidèles. Comme dans toute « guerre froide », les tentatives de déstabilisation indirecte sont particulièrement prisées. Au lieu de se battre entre eux, Grand Farouk et Aziz s'en prennent (parfois) à ceux qui soutiennent le camp adverse. Bobby, qui travaille pour Aziz après avoir travaillé pour Grand Farouk, est ainsi dépouillé de ses économies par Brice (22 ans), l'associé de Grand Farouk. Aziz, lui, est soupçonné d'être en cheville avec la brigade locale des stupéfiants. Brice, arrêté lors d'un contrôle d'identité pour vingt grammes de cannabis, puis interrogé au commissariat, a en effet constaté qu'Aziz, un des principaux grossistes, issu d'une fratrie au passé délinquant notoire, bénéficie d'une invisibilité surprenante. Pendant l'interrogatoire, les policiers ont exposé à Brice leur connaissance du trafic local, décrivant dans le détail les divers trafics orchestrés par Grand Farouk et ses associés, tout en ne mentionnant jamais le rôle joué par Aziz et ses acolytes. Brice communique l'information à Grand Farouk : les « *stups* » le prennent pour le « *parrain de la cité* » alors qu'Aziz n'est pas répertorié.

La scission entre Grand Farouk et Aziz est particulièrement contre-productive : la compétitivité du trafic local chute. La fragilisation de vieilles amitiés provoque parallèlement un vif émoi, et cette « guerre des clans » est une désillusion inacceptable pour certains jeunes qui ont tant besoin d'une « *seconde famille* », de l'ambiance fraternelle des « *copains de la cité* ». La sensation d'une « perte des valeurs » s'est ensuite nourrie du commerce de cocaïne récemment orchestré par Mustapha, *alias* Ghost Mus. La réintroduction de la drogue dure (commune à tous mes terrains d'enquête<sup>31</sup>) signifie pour certains la fin de la solidarité et la glorification cynique de l'appât du gain. Ces derniers prônent le retour à une camaraderie plus

---

<sup>30</sup> Voir à ce sujet : Thomas Sauvadet, *Processus de ghettoïsation et mode de socialisation : « les jeunes de la cité »*, thèse de sociologie sous la direction de Michel Joubert, Paris, université Paris VIII, 2004.

<sup>31</sup> Sur tous les terrains d'enquête, la consommation et le trafic de drogues dures ont connu un passage à vide au milieu des années 1990, époque où les petits frères devenus grands ne voulaient pas reproduire les tragédies (liées à l'héroïne) de leurs grands frères, qui se sont déroulées dans les années 1980. Voir à ce sujet le chapitre « Saïd : le survivant d'une génération décimée », dans : Michel Kokoreff, *La force des quartiers*, Paris, Payot, 2003, p. 203-208). Voir aussi Gérard Mauger, « L'apparition et la diffusion des drogues en France (1970-1980). Eléments pour une analyse sociologique », *Contradictions*, n° 40-41, décembre 1984, p. 131-148 ; Michel Joubert, « Politiques locales et nouveaux dispositifs d'action dans le domaine des toxicomanies », *Déviance et société*, vol. 23, n° 2, juin 1999, p. 165-187.

sincère, à un esprit plus fraternel et communautaire<sup>32</sup>, moins structuré par une approche micro-sociétaire en lien avec une forme de capitalisme sauvage. Les écrits du groupe de rap local (la Mafia du Mic) - caractérisés par une forme de dramatisation commune à de nombreux rappeurs - témoignent de cette volonté :

*Ici, j'vis comme la plupart de mes amis / Abrutis par les ce-vi [vices]  
Beaucoup d'envies  
Essayant d'les combler avec le ness-bui [business]  
Essayant d'sortir d'ce trou, tout petit, petit  
Mais les refs [frères] bluffés / Se sont convertis à la religion du billet  
C'que j'essaie de t'expliquer c'est que les gens se haïssent  
Se parlent entre eux / Rigolent entre eux / Mais en fait se trahissent  
Tellement qu'ils boivent et qu'ils fument dès le matin ils vomissent  
Mon cœur et mon âme saignent  
Quand je vois mes frères qui dans leur propre sang baignent.*

Un soir, je rencontre Brice et quelques adolescents à qui il distribue du cannabis. Grand Farouk, arrivé subitement au volant d'une belle voiture, le prend immédiatement en aparté. Au bout de dix minutes, Brice revient vers moi, m'invite dans sa voiture et déclare :

Brice : *Tu sais pas c'qu'il vient d'm'dire ? Il a entendu qu'il y avait des gars qui voulaient me faire sauter !*

Moi : *Te faire sauter ?*

Brice : *Me séquestrer, me dépouiller, me buter, je sais pas... Venir chez moi pour me buter (Brice a emménagé récemment dans une petite résidence privée à un kilomètre de la cité : sa mère, veuve et érémitiste, l'a expulsé de l'appartement familial). Comme Hamid ! Tu sais, Hamid de la cité X qui s'est fait descendre devant sa femme et ses deux gosses. Tu sais qu'Farouk connaît beaucoup de monde : des gars sont venus le voir pour lui demander des trucs sur moi : combien j'avais de tunes [d'argent], où j'habitais, ma voiture, tout... Il leur a dit que j'étais un mec à lui, un mec droit, qui bossait bien. Mais il m'dit de m'méfier. Il a pas confiance. Merde, c'est quoi ça ! J'les connais pas ces gars-là, moi ! Je leur ai fait quoi ?*

Moi : *Mais ça s'rait des mecs du d'ssus [du petit banditisme] ou des mecs de cité ?*

Brice : *J'sais pas.*

Moi : *Mais des mecs du d'ssus ils s'en prendraient pas à toi ?*

Brice : *Ouais. Non, c'est des mecs de cité. De toutes façons, il va s' renseigner. Il va m'dire. Et moi je vais chercher aussi. C'est question d'territoire ou quoi ? Ils veulent me dégager. C'est la jalousie, ça. Ils voient que j'suis plus jeune, que j'me fais des sous... C'est des mecs en rapport sur le quartier qui aident un mec d'ici. C'est lui qu'a dû les brancher en leur promettant de prendre plus de shit si je faisais plus chier. Putain ! Si c'est Riton ! ? (Il souffle avec dépit.)*

Moi : *C'est qui Riton ?*

Brice : *C'est Aziz. C'est son nouveau surnom. Pourtant j'me la raconte pas (Brice ne fréquente plus le café de la cité où est toujours Aziz, il occupe un hall reculé de la cité). Quand même, Aziz et moi on a grandi ensemble. Quand même, on n'en est pas là ! En tout cas, si j'apprends que c'est lui, si j'm'en sors vivant : je l'bute. Faut qu'j'demande une arme à Grand Farouk. Ah ouais, maintenant faut qu'j'sois armé (Brice semble très ennuyé par le fait de devoir vivre avec une arme : comme s'il franchissait une frontière*

---

<sup>32</sup> D'où l'intérêt que suscite parfois le discours religieux de la « BM » (Brigade Muslim : les jeunes nomment ainsi les petits groupes de militants islamiques qui viennent assez régulièrement leur faire « la morale », voire leur apporter un peu de réconfort spirituel - uniquement sur les terrains d'enquête parisiens).

dangereuse<sup>33</sup>). *Même si c'est chaud avec les keufs, j'ai plus l'choix ! Faut qu'j'me prépare à tirer. Mentalement. Faut qu'j'pense à ça. Tant qu'à faire vaut mieux tirer le premier. Ah ouais ! J'vais pas attendre qu'ils me butent !*

Moi : *Aziz c'est un mec bien quand même ! Si...*

Brice : *Les mecs, tu sais plus de quoi ils sont capables. Le fric ça les rend dingues. Ton pire ennemi peut être ton meilleur ami. C'est un sale milieu, maintenant. Y'a trop de vices à ce niveau. Faut que je me prépare...*

Moi (je ne sais absolument pas quoi dire) : *Ah c'est hard [dur].*

Brice : *Moi j'peux pas vivre comme ça. C'est trop chaud... (silence). Soit tu marches droit et tu te fais niquer par l'Etat (muni d'un CAP de tourneur/fraiseur, Brice, à 22 ans, est déjà un chômeur de longue durée), soit tu fais du biz. Mais en plus de lutter contre l'Etat et ses keufs, maintenant tu luttas contre les autres. Pour survivre. Simplement survivre (il souffle avec fatigue).*

Un peu plus tard, Brice m'explique qu'il souhaite partir un mois en Thaïlande, puis il enchaîne avec la description de la situation dramatique de sinistrés d'un tremblement de terre dont les médias se font l'écho (une situation qui peut symboliser de ce qu'il ressent ?). Enfin, il me fait part d'un projet d'engagement dans l'armée. Brice a besoin d'une « bouffée d'oxygène », il cherche une « porte de sortie ». Je suis triste pour lui, je l'envisage comme une victime « totale » lorsqu'il me revient qu'un peu auparavant, sous l'impulsion de Grand Farouk, il a braqué Bobby, un jeune sans histoire, « droit » et apprécié. Il est impossible de tracer une ligne de démarcation simpliste entre agresseurs et victimes, entre « mauvais » et « bons pauvres », entre les « bons » et les « méchants ». Les jeunes les plus violents sont eux-mêmes victimes des violences et des menaces de violence les plus graves. Brice, un des *leaders* charismatiques du groupe étudié, est ainsi largement plus insécurisé que les autres jeunes du groupe et sursaute dès qu'une voiture freine brusquement devant lui.

Qui sont ceux qui le menacent ? Cette situation est-elle fréquente ? Quelles sont les peurs quotidiennes d'un « jeune qui monte » ? Brice s'est confié en état de choc mais, une fois

---

<sup>33</sup> Pascale Jamouille décrit l'univers ici appréhendé comme une micro-société avec des étapes à franchir et de fortes logiques de distinction entre catégories, notamment entre la catégorie « caïd » (*leader* craint et respecté de gré ou de force) et la catégorie « toxine » (consommateurs de drogues plus proches de la clochardisation que du caïdat) : « La cité est une structure sociale qui donne aux jeunes un parcours à étapes pour « prouver leur valeur » et se faire reconnaître » (Pascale Jamouille, « *Business is business. Enjeux et règles du jeu de l'économie clandestine* », *Déviance et Société*, vol. 27, n°3, septembre 2003, p. 301). Un de ses informateurs explique (p. 301-302) : « Dans la mentalité de la cité, c'est comme s'il y avait des échelons au niveau de l'âge, des capacités physiques et intellectuelles. Enfin, intellectuelles, ce n'est pas quatre plus quatre égale huit, c'est pas ça, c'est bien réfléchir dans les situations de besoin d'argent, de bagarre, de contrôle de police, c'est tout ça. C'est montrer que tu es malin et que tu n'es pas une balance... Tout le monde veut monter les échelons... Au dessus tu as les grands. Eux, c'est les hyper-respectés. Ils ont une réputation. Ils se sont faits un nom au niveau apport d'argent déjà, puis ils étaient respectés et craints par les autres bandes, par les gens reconnus. Les jeunes se fréquentent par niveaux, en espérant la promotion. [...] Accompagner un grand quelque part, c'était une fierté. C'était dire qu'on avait déjà grimpé les échelons. » Pascale Jamouille ajoute : « Les populations se classent en « forts en mentalité » (les battants) et « faibles en caractère » (les perdants), « caïds » et « toxines » (toxicomanes)... Entre les « castes », il y avait peu d'empathie, de nuances, de ponts » (Pascale Jamouille, « La débrouille des familles. Récits de vies traversées par les drogues et les conduites à risques », dans *Santé mentale, ville et violences*, Paris, Erès, 2003, p. 91).

l'effet de surprise dissipé, il ne fera plus aussi facilement confiance, ne prendra aucun risque inutile, ne dira rien, se surveillera en permanence pour « *ne rien lâcher* ». Brice est dur au mal et malin, il contrôle sa consommation de drogues : autant dire qu'il est tout à fait en mesure de garder de lourds secrets. Cette menace finira pas n'être qu'une menace de plus. De mon côté, je ne peux pas me mêler davantage de l'affaire qui le préoccupe, car mon insistance deviendrait probablement suspecte. Par contre, il est possible de questionner les jeunes de mes deux autres terrains d'enquête à propos de cette affaire. Ils ne peuvent pas me donner d'informations précises en lien avec les péripéties de Brice mais, en me donnant leur point de vue (aisément du fait que cette affaire ne les concerne pas directement), les interviewés peuvent m'en dire beaucoup plus qu'ils ne le pensent sur leur propre univers délinquant.

Hatem (26 ans, Marseille, ami de Bernard - mon « informateur-médiateur ») :

*Je sais pas, je suis pas parisien ! C'est peut-être comme il dit ton pote ! Mais ça paraît compliqué. C'est possible, mais souvent, c'est moins compliqué que ça ! C'est pas question de territoire. C'est juste un braquage (faisant claquer ses doigts et contractant ses sourcils). Y'a des types qui viennent des cités qui sont maintenant des bandits, et moins des dealers que des braqueurs de dealers ou des dealers qui font braqueurs en fin de mois [en cas d'un besoin urgent de liquidités]. Les mecs [« les dealers qui font braqueurs en fin de mois »] ils écoutent le biz et à ce niveau, les gros, ils se connaissent bien. Ils connaissent du monde, ces gars-là. Ils sont à l'heure. S'ils entendent que dans un quartier y'a un mec qui brasse, un mec qui monte et qui est pas très protégé, ou même s'il est protégé, ils le braquent. Pas pour récupérer le marché, juste, comment dire (il cherche ses mots un instant), pour la tune. C'est plus barbare que vicieux. C'est des pillards. Y'a un mec qu'a du fric sale, il est faible, ils le braquent. Le mec peut pas aller voir la volaille [la police]. Après, lui, faut qu'il aille chercher les gars dans leur quartier. Et comme je viens de te dire, c'est des dangereux. Ils te liquident sans problème. Ils sont tombés au ballon [en prison]. Ils peuvent passer des contrats.*

*Un p'tit jeunot comme ton gars dont tu parles là, il lâche l'affaire. Puis même s'il lâche pas l'affaire, il a pas les moyens de bouger devant des mecs qui embauchent pour tuer. Regarde un mec comme ton gars, il pèse au moins, quoi, 50 000 [50 000 francs, soit environ 7 500 euros], non ? (Je hoche la tête en signe d'approbation approximative). 50 000 ou 100 000 ou même 150 000 de côté il a le gars. Tu le braques. Le mec il s'écrase, c'est du pur bénéfice. Il veut se la raconter. Les types, pour 10 000 balles [1 500 euros], ils engagent un gars pour le buter. Pour 10 000, tu trouves. Moi c'est Slim et Khaled qui me l'ont dit plusieurs fois : c'est les yougos [les yougoslaves] qui tiennent le marché. Les armes, beaucoup viennent de chez eux aussi depuis la fin de la guerre, tu vois. Même des bazookas. C'est ça qui fournit le milieu pour les braquages de fourgons blindés. Les mecs, c'est des anciens de l'armée, de milices ou des trucs comme ça. Des mecs qu'ont fait la guerre, des mecs qu'ont un entraînement militaire, tu vois. Ces mecs-là, aujourd'hui, ils sont dans la merde ici, à Marseille, ou sur Paris, et ils demandent des peccadilles pour tuer. Alors, si tu fais le calcul, t'as 10 000 balles de frais pour liquider le mec qui te fait chier en cas de coup dur, et le reste c'est tout bénéfice ! C'est moins dangereux que de braquer une banque ! Non ? C'est ça, quand tu rentres dans le milieu ! T'as des relations pour niquer facile tous les plus petits que toi.*

De retour à Paris sud, retrouvant Grand Farouk, accoudé à une barrière en compagnie de Ghost Mus, je le questionne avec prudence et j'apprends que Brice « *s'est fait sauter* ». Il a été séquestré et « *arrosé à l'essence* » par trois braqueurs encagoulés qui ont menacé de le

brûler vif s'il ne révélait pas l'endroit où il cachait son argent. L'affaire, dorénavant, est connue de tous, mais un silence de plus est installé en présence de Brice : que dire face à tant de violences, de ressentiments et de suspicions ? Brice est observé, les autres cherchent à cerner les répercussions psychologiques de sa mésaventure (se demandant en particulier s'il faut le fuir, s'il va « *péter un plomb* »). La conclusion est la suivante : loin de l'anéantir, cette mésaventure l'a endurci. Il redouble son entraînement physique<sup>34</sup> (footing, musculation, boxe thaïlandaise), il est désormais armé. Sur le plan psychologique comme sur le plan physique<sup>35</sup>, Brice paraît plus fort.

Non seulement les « *leaders-dealers* » livrent une compétition acharnée contre leurs homologues de « *leur cité* », voire des cités environnantes, non seulement ils livrent une lutte tactique contre les forces de police, mais, en plus, ils doivent apprendre qu'ils ne sont que la main-d'œuvre corvéable à volonté et remplaçable au pied levé du milieu du banditisme. Plus ils montent dans la hiérarchie du groupe, plus leur réputation de « *businessseur* » dépasse les « *frontières* » de la cité, et plus l'élimination physique devient un risque palpable<sup>36</sup>.

Revenons maintenant à la compétition entre « *leaders-dealers* » d'une même cité. Sur le terrain marseillais, une scène attire mon attention. Vers onze heures du matin, alors que la cité est calme et que le soleil est déjà de plomb, je cherche Hatem (26 ans) et le trouve dans un hall d'immeuble en compagnie de Tayeb (22 ans). Ce dernier est arrivé dans la cité trois ans auparavant et cherche, sans succès, à s'accaparer une part du marché local du cannabis. Tayeb passe pour un fanfaron, qui énerve mais qui amuse aussi. Lorsque j'arrive dans le hall, la discussion est particulièrement animée :

Tayeb (sur un ton provoquant) *Moi aussi j'veais mettre des gars sur le terrain ! Y'en aura dans tous les halls d'ici ! Qu'est-ce que t'en penses ?*

Hatem : *Vas-y et tu vas morfler.*

Tayeb : *Ah tu rigoles ou quoi là ?*

Hatem : *Si t'es sérieux, je suis sérieux !*

Tayeb : *T'es fou ou quoi ? Moi je connais du monde !*

Hatem : *Tu connais qui toi, espèce de mythomane ?*

Tayeb : *Demande à X [nom de l'ancienne cité de Tayeb] !*

Hatem *Arrête tocard, tu connais personne. On sait que tu connais personne. On s'est renseigné. On va te renvoyer dans ta cité (regardant le scooter de Tayeb garé en bas des escaliers) sans ton scooter !*

---

<sup>34</sup> Nous connaissons l'importance du « *capital physique* » dans les modes de classification des jeunes hommes issus des fractions les plus précaires des milieux populaires ; voir à ce sujet : Gérard Mauger et Claude Fossé-Poliak, « *Les loubards* », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 50, novembre 1983, p. 49-67.

<sup>35</sup> Le physique et le psychologique sont intimement liés : il faut des ressources psychologiques pour subir quotidiennement un entraînement sportif aussi dur. Par exemple, la boxe thaïlandaise est pratiquée avec d'autres « *jeunes de la cité* » dans une cave où l'air manque, où la chaleur est étouffante et où l'intensité de l'entraînement rend hagard l'œil des plus initiés.

<sup>36</sup> Voir à ce sujet le roman réaliste d'Isabelle Itofo, un roman issu d'un DEA de sociologie : Isabelle Itofo, *Profession délinquant*, Paris, Nicolas Philippe, 2002.

Tayeb : *Sans mon scooter ? Ah, je veux voir ça ! (jouant au « méchant ») Moi, tu me connais pas, je chope un flingue !*

Hatem : *Tu crois que t'es le seul à pouvoir avoir un flingue ?*

Tayeb : *Moi je me calibre au fusil à pompe !*

Hatem : *Vas-y ! Vas-y ! Moi j'ai pas besoin de fusil à pompe ! Je chope n'importe quel flingue et je te bute !*

Tayeb : *Ah ! Carrément ! T'es sérieux là ? J'y crois pas ! Hey (m'interpellant) il est sérieux là ! Mais Hatem, tu sais bien que je rigole ! ?*

Hatem : *Tu rigoles, tu rigoles, mais des fois on sait plus si tu rigoles !*

Tayeb : *Je rigole !*

Hatem : *Faut pas rigoler comme ça ! (Hatem hausse le ton) Déjà tu vois tu parles de ça devant lui (il me montre du doigt), devant les commères qui passent ! Faut que tu te calmes et moi je vais te calmer pas plus tard que maintenant !*

Tayeb : *On peut pas rigoler avec toi ! T'es trop crispé !*

Hatem se dirige vers Tayeb et l'immobilise, tout en lui signifiant qu'il joue par un sourire ambigu. Bloqué, Tayeb fait semblant de rire et essaie de se sortir de la camisole de force que représentent les bras d'Hatem. Comme dans un bras de fer âpre et disputé, les visages des adversaires deviennent rouge vif. J'observe le combat, ne sachant si la situation va dégénérer et me demandant quelle attitude adopter en cas d'aggravation du conflit. Finalement, Tayeb parvient à se dégager en mordillant l'oreille droite d'Hatem, provoquant un éclat de rire chez ce dernier. Hatem ironise : « *Il m'a mordu ! J'en étais sûr ! Il se bat comme une fillette !* ». Le combat est resté un jeu, mais Tayeb a compris l'ambiguïté de ce jeu et fait profil bas. D'autres jeunes arrivent et une discussion à propos de la première guerre du Golfe s'enclenche. Lors de cette discussion, Hatem prend un malin plaisir à rabaisser Tayeb en permanence. Son jeu est facile à décrypter : qu'importe ce que tu dis, tu as tort et moi raison, tu es dominé et moi dominant...

Cette scène met en lumière l'organisation et les capacités d'action de la coopérative dominante en place, par le jeu provoquant de Tayeb et par le fait qu'Hatem joue le jeu. Il n'assimile pas réellement Tayeb à une menace mais il veut mettre un terme à ses fanfaronnades. Si celles-ci sont risibles, elles peuvent néanmoins être interprétées par des concurrents, des clients, des associés, comme des preuves de faiblesse, des « *manques de respect* » : comme le chantent les rappers d'ici ou d'ailleurs, « *la rue t'observe* ». Il y a toujours ce risque et les plus méticuleux veillent à le réduire au maximum. Il s'agit de tuer dans l'œuf, de ne pas laisser courir, des propos de ce genre.

Nous pouvons constater que le « on » se substitue très rapidement au « je » dans le discours d'Hatem, et non dans le discours de Tayeb, ce qui signifie le capital social supérieur d'Hatem. La solitude est une redoutable faiblesse dans le monde de l'illégalité où l'argent « *sale* » est à celui qui le prend : la force du nombre est la meilleure des protections face à cette menace

constante. Ce « on » offre par exemple la possibilité d'effectuer un travail de renseignement : « *Arrête tocard, tu connais personne. On sait que tu connais personne. On s'est renseigné.* » Nous pouvons ainsi observer le contrôle du territoire recherché et exercé par Hatem et ses associés.

Enfin, nous pouvons repérer la lutte entre les « établis<sup>37</sup> » et les « entrants<sup>38</sup> » : des jeunes qui, comme Tayeb, viennent d'emménager dans la cité et ont moins de capital social à faire valoir. Ils peuvent être désignés comme « étrangers » s'ils deviennent une concurrence gênante. La concurrence est évidemment aussi présente entre les jeunes « véritablement du coin » : il n'y a, de toutes façons, pas assez de places pour tout le monde. Comme l'explique Pierre Kopp<sup>39</sup>, le danger (menaces, règlements de compte...) est de plus en plus pressant à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie de l'illicite, ce qui entraîne soit des ruptures soit un processus constant d'endurcissement<sup>40</sup>, nous l'avons vu avec Brice suite à l'agression et au vol dont il a été victime.

La cohésion du groupe étudié tend parfois à se réduire à la métaphore de la paix armée<sup>41</sup> : s'il n'y a pas un rapport de force inégalitaire solidement implanté ou une peur mutuelle, la relation devient ouvertement conflictuelle. A partir du jeune âge adulte, le groupe est ainsi fragilisé par l'exacerbation des rivalités délinquantes. La concurrence s'intensifie. Les amis d'hier ne sont plus sûrs. La logique utilitariste propre à une économie de survie détériore de manière croissante le lien social. Cette évolution représente une souffrance affective. Il y a là une désillusion supplémentaire, un désenchantement du monde plus important, renvoyant à un besoin de protection communautaire de moins en moins comblé (« *Alors mon cœur et mon âme saignent / Quand je vois mes frères qui dans leur propre sang baignent* » chante la Mafia du Mic).

Ces rivalités s'observent notamment autour de la gestion de la dette. Bruno (15 ans, Marseille) est en train de fumer du cannabis avec sa bande quand un jeune de son âge, Nestor (17 ans) le rejoint. Bruno saisit cette occasion pour lui rappeler qu'il lui doit de l'argent.

---

<sup>37</sup> Terme emprunté à la sociologie de l'exclusion réalisée par Norbert Elias et John Scotson : Norbert Elias et John Scotson, *Logiques de l'exclusion*, Paris, Fayard, 1997.

<sup>38</sup> Cette terminologie est tirée de « la théorie des champs » de Pierre Bourdieu : Pierre Bourdieu, *Questions de Sociologie*, Paris, Minuit, 1998 (« Quelques propriétés des champs », p. 113-120).

<sup>39</sup> Pierre Kopp, *L'économie de la drogue*, Paris, la Découverte, 1997.

<sup>40</sup> Le travail de Francisco Thoumi sur la problématique du narcotrafic sud-américain montre bien que le niveau élevé de violence augmente d'autant le « ticket d'entrée » pour tout concurrent potentiel : à moins qu'il ait les moyens et l'énergie de s'y risquer, il sera tout simplement « éliminé » avant d'avoir pu prendre position sur le marché (Francisco Thoumi, *Economia Política y narcotráfico*, Bogota, TM Editores, 1994).

<sup>41</sup> Sur cette question, et par rapport à la problématique brésilienne, voir : Luis Machado da Silva, « Criminalité violente et ordre public, notre problématique à partir de l'expérience brésilienne », *Annales de la recherche urbaine*, n° 83-84, septembre 1999, p. 65-71.

Nestor répond négligemment, il souhaite montrer qu'il ne se laisse pas impressionner par le ton menaçant de Bruno. Ce dernier n'apprécie pas et, devant le groupe, estime bon de remettre à sa place son débiteur ; le conflit s'envenime et une bagarre éclate. Dans ce cas, ce n'est pas la dette en elle-même qui crée le conflit car Nestor ne doit que quinze euros et peut rembourser Bruno très facilement. Le conflit vient ici de la façon dont les protagonistes communiquent en public l'un avec l'autre au sujet de la dette qui les lie. Le créancier, s'il demande son dû d'une manière véhémement ou qui passe pour l'être (« *se la jouant caïd* »), humilie son débiteur ; à l'inverse, si celui-ci répond de manière méprisante (« *jouant les arnaqueurs* »), alors c'est lui qui ridiculise son créancier. En conséquence, il y a un examen constant et réciproque entre les deux parties. Cet examen constant est aussi dépendant des événements extérieurs à la relation. Si le créancier croit que ses débiteurs se moquent de lui parce qu'un de ses copains vient de le lui dire, si sa mère lui a réclamé « *l'argent du gaz* » une heure auparavant, etc., il réclame ses billets et devient plus susceptible. Du côté du débiteur, les mêmes causes produisent les mêmes effets. La meilleure façon d'éviter le conflit est alors de prendre son créancier ou son débiteur en aparté : en s'éloignant du reste du groupe ou en glissant la remarque discrètement, c'est à dire en supprimant le caractère public de l'échange. Cette pratique est si répandue que celui qui ne prend pas la peine de faire un aparté pour une question de « *dette de business* » est vite soupçonné de faire de la provocation. Quand les rapports de force sont particulièrement inégaux, « la diplomatie de l'aparté » est moins nécessaire :

Samir (26 ans, Paris nord, fort) : *Oh, enfoiré !*

Steven (26 ans, tourne la tête brusquement avec un regard agressif mais prudent ; voyant que c'est Samir qui l'interpelle de cette manière, il se déride pour faire un sourire dubitatif avant de faire un geste de la main) : *J'arrive ! J'arrive !*

Samir (énervé, insiste) : *Viens là p'tit bâtard ! Viens là !*

Steven (comprenant qu'il n'a plus le choix, arrête toute fanfaronnade et s'exécute immédiatement) : *J'arrive, OK, d'accord !*

Samir (voyant arriver Steven, le laisse approcher avant d'ouvrir les hostilités devant l'ensemble des témoins) : *Elle est où ma tune ? Deux fois que tu paies pas alors que je te laisse des retards. Je te laisse des retards et tu me paies pas ! Tu me paies pas hein ?!* (Il s'approche de manière très agressive en fronçant les sourcils et en se grandissant.)

Steven (tentant de trouver une réplique, se met à légèrement bafouiller) : *Non, j'te jure Samir ! J'te jure là j'allais te payer ! Cet après-midi j'dois aller voir un mec. Il me doit 3000 balles ! C'est cash ils sont pour toi !*

Le sujet de la discorde est ainsi enterré. Visiblement intimidé, Steven rembourse Samir dès le soir venu.

L'utilisation de la violence physique est indispensable à celui qui souhaite faire carrière dans l'économie illicite de la drogue. Celle-ci fonctionne largement sur le principe du crédit et un

des problèmes majeurs vient de la gestion de la dette, des rapports entre celui qui prête et celui qui doit. Il s'agit de préserver sa réputation, d'être respecté de gré ou de force<sup>42</sup> et donc d'être attentif au moindre signe d'irrespect, sinon tous les abus deviennent possibles. La rapidité avec laquelle les abus se développent renvoie d'abord au manque d'argent, car ce manque permanent engendre un environnement hautement concurrentiel où un retard de paiement se transforme facilement en une escroquerie qui se répète ensuite indéfiniment. Particulièrement pauvres et endettés, beaucoup de jeunes ne peuvent pas rembourser leurs créanciers dans les temps lorsqu'il s'agit de sommes importantes et, en conséquence, ils hiérarchisent leurs dettes en fonction de l'urgence du remboursement<sup>43</sup>. L'urgence en question est déterminée par les capacités de coercition de chaque créancier : les plus dangereux sont les premiers remboursés, les moins dangereux le sont en dernier (cela peut prendre plusieurs années, voire ne jamais se faire). Il s'agit là d'une réalité qui ne plaît à personne mais qui s'impose à tout le monde : la violence physique joue un rôle fonctionnel, elle est une des bases du professionnalisme dans un univers ultra-concurrentiel dépourvu de garanties juridiques.

Le *dealer* confirmé est d'autant plus stressé qu'il doit, d'une certaine façon, contrôler un territoire et donc les relations humaines qui s'y déroulent. Il doit manager son équipe, gérer la concurrence, recruter et former (et pour ça : promouvoir son style de vie<sup>44</sup>), être à l'écoute de la vie locale dont il dépend... Il est notamment dans l'obligation de pacifier « son » quartier afin de ne pas attirer l'attention de la police et peut, par exemple, interrompre des adolescents qui s'apprêtent à brûler des voitures<sup>45</sup>. Il doit réaliser un travail de police pour éviter d'attirer l'attention de celle-ci, pour qu'elle ait une impression de calme (peu d'incidents, donc peu de plaintes au commissariat...). Michel Kokoreff observe : « Le paradoxe est que le trafic de

---

<sup>42</sup> Sur le lien anthropologique entre honneur et violence physique, voir : Julian Pitt-Rivers, *Anthropologie de l'honneur*, Paris, Hachette, 1997.

<sup>43</sup> La hiérarchisation des dettes est un travail permanent pour les pauvres économiques, comme le constatent Jean-François Laé et Numa Murard (Jean-François Laé et Numa Murard, *L'argent des pauvres*, Paris, Seuil, 1985).

<sup>44</sup> La promotion de ce style de vie est nécessaire pour attirer et conserver des jeunes prometteurs. Le crédit est présenté comme une aide (« *Si tu veux de l'argent, là je peux t'aider ! Je t'avance la marchandise et tu me paies après* »). Parallèlement, les dealers jouent sur la correspondance établie entre la virilité et l'argent (« *T'es un homme ou une sangsue ?* »), pour inciter ces jeunes à accepter une carrière censée être la seule capable de leur faire gagner de l'argent. Il y a une forme de *marketing* en faveur du *deal* afin de recruter le maximum de revendeurs : le *deal* est présenté comme le moyen « *d'être un homme* », « *d'être cool* », « *d'avoir une belle voiture* », « *de profiter de sa jeunesse* », « *de ne pas être un galérien ou une sangsue* »...

<sup>45</sup> Voir à ce sujet : Thomas Sauvadet, « "Jeunes de la cité" et contrôle du territoire : le cas d'une cité de la banlieue parisienne », *Hérodote*, n° 113, 2<sup>ème</sup> trimestre 2004, p. 113-133.

drogues apparaît à la fois comme un facteur de pacification des quartiers réputés "sensibles" et comme la cause de toute une gamme de conduites violentes<sup>46</sup>. »

L'omniprésence du risque impose des formes de jeu avec le risque (provocation à l'encontre de la police, d'un fournisseur ou d'un concurrent...) qui augmentent artificiellement les risques du métier de *dealer*, mais qui sont essentielles à l'économie psychique. Dans le cadre d'une analyse générale des métiers à risques (chirurgiens, policiers, ouvriers du bâtiment, pêcheurs, pompiers, ingénieurs dans l'industrie chimique ou nucléaire...), Christophe Dejours explique que les individus « luttent contre la peur par une stratégie qui consiste, en substance, à agir sur la perception qu'ils ont du risque. Ils opposent au risque un déni de perception et une stratégie qui consiste à tourner le risque en dérision [...]. Ces stratégies, bien entendu, ont plutôt tendance à aggraver qu'à limiter le risque. Elles ne fonctionnent en fait que par rapport à la *perception* du risque, qu'elles visent à chasser de la conscience<sup>47</sup>. » Ces comportements ne sont pas de simples manifestations stupides de virilité, car « la virilité, même dans sa dimension psycho-fantasmatique, a partie liée avec la peur et la lutte contre la peur<sup>48</sup> ». Ces mécanismes s'observent « à la condition *sine qua non*, toutefois, que, face à ce qui fait peur, il n'y ait pas la possibilité de fuir, ou de déclarer forfait, mais une injonction à poursuivre son activité dans un contexte de menace<sup>49</sup> ».

## 4. Conclusion

Pour celui dont « l'horizon des possibles » est limité aux positions qui structurent le groupe « *jeunes de la cité* », du fait de la méconnaissance d'autres possibles, du fait des impasses et des échecs scolaires/professionnels, du fait des conflits familiaux et des ruptures amoureuses, etc., la carrière délinquante tend à être la voie royale de la promotion sociale<sup>50</sup>, d'abord dans la hiérarchie du groupe des « *jeunes de la cité* » puis dans la société<sup>51</sup>, grâce à la conversion

---

<sup>46</sup> Michel Kokoreff, *op. cit.*, p. 403.

<sup>47</sup> Christophe Dejours, *Souffrance en France : la banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil, 1998, p. 130.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p.105.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>50</sup> Illustrée par le *remake* du film *Scarface*, catégorisé « classique » dans l'univers des « *jeunes de cité* ». Voir à ce sujet : Rachid (auteur anonyme), « "Génération Scarface". La place du trafic dans une cité de la banlieue parisienne », *Déviance et Société*, vol. 28, n° 1, mars 2004, p. 115-132.

<sup>51</sup> L'idée que la carrière délinquante et criminelle équivaut ni plus ni moins à un suicide, à une impasse ou à une illusion, est absurde. Evidemment, les réussites sont très rares, mais elles existent et viennent parfois flirter avec (voire épauler) le monde médiatique, politique et économique. A ce sujet, on peut lire : Jérôme Pierrat, *Une histoire du Milieu. Grand banditisme et Haute Pègre en France de 1850 à nos jours*, Paris, Denoël, 2003. L'auteur termine son ouvrage en constatant l'ascension de « *jeunes de cité* » dans le milieu actuel du grand banditisme et cible quelques cités particulièrement connues pour leurs « prodiges ».

potentielle des gains dans l'économie légale, qui permet de devenir un « citoyen » conforme aux standards modernes : à la fois entrepreneur et consommateur. Cet ensemble de contraintes forme une injonction forte à s'engager dans, et à poursuivre, une carrière délinquante qui impose un processus constant d'endurcissement pour résister à la peur et à la fatigue. Autrement dit, l'expression « *argent facile* » relève plus d'une condamnation morale - dont le recours au mot « facile » stigmatise une absence de travail supposée<sup>52</sup> - que d'une réalité sociologique. Les « *jeunes de cité* » que l'on présente comme des « *caïds* » sont en fait soumis à un niveau de stress et d'insécurité qui n'a pas réellement d'égal sur les terrains étudiés : la mort ou la prison sont pour eux des menaces permanentes mais ils ne voient pas d'autre solution pour « *être quelqu'un* » dans une société où la mobilité sociale par les voies légales est devenue quasi inexistante, pour « *être quelqu'un* » dans un quartier où, en général, la moindre ressource économique et/ou symbolique se gagne de haute lutte tant les diverses formes de pénurie (relative) prédisposent à la concurrence impitoyable de la survie. Le terme « survie » renvoie en particulier à la mort sociale. Pierre Bourdieu explique : « Le monde social donne ce qu'il y a de plus rare, de la reconnaissance, de la considération, c'est à dire, tout simplement, de la raison d'être. [...] Dans toutes les distributions, l'une des plus inégales et, sans doute, en tout cas, la plus cruelle est la répartition du capital symbolique, c'est à dire de l'importance sociale et des raisons de vivre<sup>53</sup>. » La « quête de respect » - pour reprendre la terminologie de Philippe Bourgois<sup>54</sup> - des jeunes étudiés est un combat permanent, non seulement contre une société oppressive, mais aussi contre leurs camarades d'infortune.

Thomas Sauvadet  
9 rue du 2 décembre 1870  
94 360 Bry-sur-Marne  
[thomassauvadet@hotmail.com](mailto:thomassauvadet@hotmail.com)

## 5. Bibliographie

Arlacchi (Pino), *Mafia et Cies. L'éthique mafiosa et l'esprit du capitalisme*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 1986, 240 p.

Bloch (Herbert), Niederhoffer (Arthur), *Les bandes d'adolescents*, Paris, Payot, 1974, 278 p.

---

<sup>52</sup> L'expression « argent facile » est aussi employée par des délinquants qui, généralement, dénie de cette façon leurs peurs : cela fait partie des nombreuses conduites de « frime » (analysées par Christophe Dejours : Christophe Dejours, *op. cit.*).

<sup>53</sup> Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997, p. 283-284.

<sup>54</sup> Philippe Bourgois, *op. cit.*

Bordet (Joëlle), *Les jeunes de la cité*, Paris, Puf, 1998, 232 p.

Bourdieu (Pierre), *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997, 391 p.

Bourdieu (Pierre), *La domination masculine*, Paris, Seuil, 1998, 142 p.

Bourdieu (Pierre), *Questions de Sociologie*, Paris, Minuit, 1998, 277 p.

Bourgois (Philippe), *En quête de respect. Le crack à New York*, Paris, Seuil, 2001, 458 p.

Castel (Robert), *L'Insécurité sociale. Qu'est-ce qu'être protégé ?*, Paris, Seuil, 2003, 95 p.

Castells (Manuel), *Fin de millénaire*, Paris, Fayard, 1999, 492 p.

Chamboredon (Jean-Claude) et Lemaire (Marianne), « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement », *Revue française de sociologie*, vol. XI, n 1, janvier-mars 1970, p. 3-33.

Chauvel (Louis), *Le destin des générations*, Paris, Puf, 2002, 301 p.

Dejours (Christophe), *Souffrance en France : la banalisation de l'injustice sociale*, Paris, Seuil, 1998, 197 p.

Dubet (François) et Lapeyronnie (Didier), *Les quartiers d'exil*, Paris, Seuil, 1992, 245 p.

Duprez (Dominique) et Kokoreff (Michel), « Les drogues : consommations et trafics », dans Mucchuelli (Laurent) et Robert (Philippe) [coord.], *Crime et sécurité : l'état des savoirs*, Paris, la Découverte, 2002, p. 188-196.

Duret (Pascal), *Anthropologie de la fraternité dans les cités*, Paris, Puf, 1996, 188 p.

Elias (Norbert) et Scotson (John), *Logiques de l'exclusion*, Paris, Agora, 2001, 338 p.

Foucault (Michel), *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975, 318 p.

Goffman (Erving), *Stigmate*, Paris, Minuit, 1975, 175 p.

Guenfoud (Karima), *Le « business » : organisation et vie familiale. Recherche sur l'installation dans l'illégalité*, thèse de Sociologie sous la direction de Murard (Numa), Paris, Paris VII, 2003, 457 p.

Hoggart (Richard), *La culture du pauvre*, Paris, Minuit, 1998, 420 p.

Itofo (Isabelle), *Profession délinquant*, Paris, Nicolas Philippe, 2002, 256 p.

Jamouille (Pascale), « Business is business. Enjeux et règles du jeu de l'économie clandestine », *Déviance et Société*, vol. 27, n° 3, septembre 2003, p. 297-311.

Jamouille (Pascale), « La débrouille des familles. Récits de vies traversées par les drogues et les conduites à risques », dans Joubert (Michel) [coord.], *Santé mentale, ville et violences*, Paris, Erès, 2003, p. 87-99.

Jankowski (Martin Sanchez), *Islands in the street : gang in urban American society*, Berkeley, University of California Press, 1991, 382 p.

Joubert (Michel), « Politiques locales et nouveaux dispositifs d'action dans le domaine des toxicomanies », *Déviante et société*, vol. 23, n° 2, juin 1999, p. 165-187.

Kokoreff (Michel), « Faire du business dans les quartiers. Eléments sur les transformations socio-historiques de l'économie des stupéfiants en milieux populaires. Le cas du département des Hauts-de-Seine », *Déviante et Société*, n° 4, décembre 2000, p. 403-423.

Kokoreff (Michel), *La force des quartiers*, Paris, Payot, 2003, 349 p.

Kopp (Pierre), *L'économie de la drogue*, Paris, la Découverte, 1997, 124 p.

Laé (Jean-François) et Murard (Numa), *L'argent des pauvres*, Paris, Seuil, 1985, 209 p.

Lagrée (Jean-Charles) et Lew-Fai (Paula), *La galère : marginalisations juvéniles et collectivités locales*, Paris, CNRS, 1985, 280 p.

Lagrée (Jean-Charles), « Interactions locales dans l'espace résidentiel », *Annales de la recherche urbaine*, n° 27, juillet 1985, p. 57-67.

Lahire (Bernard), *L'homme pluriel. Les ressources de l'action*, Paris, Nathan, 1998, 271 p.

Lepoutre (David), *Cœur de banlieue, codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob, 1997, 362 p.

Machado da Silva (Luis), « Criminalité violente et ordre public, notre problématique à partir de l'expérience brésilienne », *Annales de la recherche urbaine*, n° 83-84, septembre 1999, p. 65-71.

Masclat (Olivier), *La gauche et les cités. Enquête sur un rendez-vous manqué*, Paris, la Dispute/Snedid, 2003, 316 p.

Mauger (Gérard), « L'apparition et la diffusion des drogues en France (1970-1980). Eléments pour une analyse sociologique », *Contradictions*, n° 40-41, décembre 1984, p. 131-148.

Mauger (Gérard), « Espace des styles de vie déviants des jeunes de milieux populaires », dans Baudelot (Christian) et Mauger (Gérard) [coord.], *Jeunesses populaires. Les générations de la crise*, Paris, l'Harmattan, 1994, p. 347-384.

Mauger (Gérard), « Election parentale, élection scolaire », dans Huerre (Patrice) et Renard (Laurent) [coord.], *Parents et adolescents, des interactions au fil du temps*, Paris, Erès, 2001, p. 99-115.

Mauger (Gérard) et Fossé-Poliak (Claude), « Les loubards », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 50, novembre 1983, p. 49-67.

Mauger (Gérard) et Ikachamene (Kamel), *Le Monde des bandes et ses transformations. Une enquête ethnographique dans une cité HLM*, rapport Div – Mission recherche Droit et justice, Centre de sociologie européenne, Paris, 2004, 255 p.

Mucchielli (Laurent), *Violences et insécurité, Fantômes et réalités dans le débat français*, Paris, la Découverte, 2002, 161 p.

Mucchielli (Laurent), « Les homicides », dans Mucchielli (Laurent) et Robert (Philippe) [coord.], *Crime et sécurité, l'état des savoirs*, Paris, la Découverte, 2002, p. 148-157.

Murard (Numa), « Autorité et amour : éducation des enfants ou mise en condition ? », *Mouvements*, n° 8, mars-avril 2000, p. 16-22.

Pierrat (Jérôme), *Une histoire du Milieu. Grand banditisme et Haute Pègre en France de 1850 à nos jours*, Paris, Denoël, 2003, 392 p.

Pinçon (Michel) et Pinçon-Charlot (Monique), *Dans les beaux quartiers*, Paris, Seuil, 1989, 255 p.

Pinçon (Michel) et Pinçon-Charlot (Monique), *Voyage en grande bourgeoisie. Journal d'enquête*, Paris, Puf, 1997, 180 p.

Pitt-Rivers (Julian), *Anthropologie de l'honneur*, Paris, Hachette, 1997, 273 p.

Rachid (auteur anonyme), « "Génération Scarface". La place du trafic dans une cité de la banlieue parisienne », *Déviance et Société*, vol. 28, n° 1, mars 2004, p.115-132.

Sauvadet (Thomas), « "Jeunes de la cité" et contrôle du territoire : le cas d'une cité de la banlieue parisienne », *Hérodote*, n° 113, 2<sup>ème</sup> trimestre 2004, p. 113-133.

Sauvadet (Thomas), *Processus de ghettoïsation et mode de socialisation : « les jeunes de la cité »*, thèse de Sociologie sous la direction de Joubert (Michel), Paris, université Paris VIII, 2004, 348 p.

Sayad (Abdelmalek), « La malédiction », dans Bourdieu (Pierre) [coord.], *La Misère du monde*, Paris, Seuil, 1993, p. 1267-1300.

Schwartz (Olivier), *Le monde privé des ouvriers : hommes et femmes du Nord*, Paris, Puf, 2002, 531 p.

Sutherland (Edwin), *The Professional Thief*, Chicago, University of Chicago Press, 1937, 162 p.

Thoumi (Francisco), *Economia Política y narcotráfico*, Bogota, TM Editores, 1994, 369 p.

Whyte (William Foote), *Street Corner Society, la structure sociale d'un quartier italo-américain*, Paris, la Découverte, 1995, 399 p.